

A N D A N T E...

I

Je suis un cow-boy aventureux. Je n'ai qu'une parcelle d'âme. Ce petit souffle qu'est ma vie me fut offert un matin d'avril par un garçon de huit ans qui ne pleurait plus et méditait à genoux dans un coin de la classe.

C'était un univers bleu, épais, humide, tout gondolé de papier mouillé d'encre. Odeur fade, doigts poissés et écartés. Et cette crampe dans les genoux du petit homme qui vacillait pour conserver son équilibre.

Il y avait eu les mouches et la senteur du dehors par la fenêtre ouverte. Le chiffon blanc de craie jeté au sol en un nuage âcre. Toute une quiétude précaire que le maître semblait ne pas vouloir briser... la page blanche où n'était qu'un mot maladroitement moulé... Puis un geste... Avait-ce réellement été un geste ?... Et la page n'était plus qu'un marécage bleu aux contours biscornus. Les coudes de Jeanjean s'étaient instinctivement rapprochés pour cacher le désastre. Mais dans son dos le pas régulier du maître s'était arrêté. Après un silence de plomb le cri de colère avait jailli. Les petits bras avaient été écartés par une force frénétique. L'orage s'était déchaîné. On en pouvait sentir surtout le ton hostile : crescendo martelé du rire des autres... Humiliation... Comme si Jeanjean eût été soudain porté tout nu, à bout de bras, sous le soleil, dans une lumière implacable... Puis un trou noir. Un gouffre humide de larmes. Les yeux baissés, il savourait l'oubli passager du maître ainsi que sa propre pauvreté. Il se sentait petit, ramassé, vulnérable. Proie tuméfiée livrée à jamais aux griffes innombrables de l'univers...

Il n'avait pas de mouchoir. Il avait essuyé le plat de sa main sur son tablier noir. Cependant ses larmes étaient bleues, et le mur jaune mal crépi, dont il considérait l'angle austère, gardait l'empreinte bleue de ses cinq doigts.

Mon premier sourire naquit dans ce coin de désespoir qui sentait la poussière. J'eus conscience de moi-même par le reflet ébloui et brouillé de larmes qui inonda soudain le visage de l'enfant. Je compris que mon nom était Bill, que j'arrivais d'un ranch sauvage, que mon chef était coiffé d'un chapeau à larges bords et ma ceinture alourdie de pistolets étincelants. Mon passé était noté par petites images dans un illustré aux couleurs violentes. Je ne sais pas lire et fus heureux de connaître ce qui me concernait sans fournir un effort trop laborieux.

Mon premier sourire à peine né, j'aspirais l'odeur familière propre à la naissance de ceux de ma race : les personnages imaginaires. L'âme inquiète et douloureuse du petit garçon semblait déborder de son corps vigoureux pour se heurter aux parois trop étroites d'une prison d'injustice. Je tendis mes mains vers lui... La plaine, le vent et le hennissement de mon cheval qui piaffait quelque part déferlèrent avec moi dans la pièce morose. Comme une réponse au bleu du ciel et à l'ombre verte des platanes de la cour. Je pénétrais en Jeanjean avec la chaleur et la douceur d'un bol de lait.

Il joignit ses mains sur son ventre, pencha la tête : "Ecoute, Bill... ce soir nous partirons... as-tu bien sellé ton cheval?... Es-tu prêt ?... Dès que l'heure sonnera... tu verras...". Ses lèvres murmurèrent longtemps des paroles de ce style, obstinées, inintelligibles. Mon cheval avait une grande importance. Je compris peu à peu que j'étais intrépide, que je détestais le maître qui trônait en chaire et que je pourrais, quand je voudrais, le renverser d'un bon direct dans la mâchoire. Ces premiers instants ont été pour nous les plus doux. Les plus émouvants. Par la suite, nous nous sommes habitués l'un à l'autre. Je sentais mon visage précis, ma présence intense et colorée. Mon rôle qui demeura toujours de me taire et d'écouter, était alors plein de sens. Je risquais quelques gestes. Ainsi, m'asseoir près de lui lorsqu'il fût rappelé à sa place, et frapper mes cuisses de mes mains en faisant mine de me moquer du maître chaque fois qu'il élevait la voix.

Consoler Jeanjean était facile. Son sourire secret avait la majesté d'un voile de calice.

II

Avant de parler davantage de Jeanjean je veux longuement réfléchir à mes chances de longévité. J'ai regardé ce petit homme solide aux cheveux hirsutes et au nez en trompette avec un certain cynisme.

Un matin, Jeanjean s'éveillera en ayant conscience d'un événement accompli et parfait. Une envelopure plus neuve, plus large et plus stable.

Il comprendra la lutte qui s'est faite en lui durant tout ce temps.

Il pensera qu'il n'est plus ni effrayant ni doux de vivre, car son front aura atteint le niveau de celui des adultes, et son regard les dix dixièmes de la vision normale. Bien sûr, parfois, une étrange sensation de malaise ou le brusque chant d'un enthousiasme naïf lui rappelleront que son corps n'a pas quitté la douceur instable de l'enfance sans blessures et que sa peau en garde des cicatrices indélébiles.

Le vieillard égoïste et savant qu'il deviendra plus tard aimera les estampes, les œuvres d'art ou les recherches scientifiques avec le même mouvement qu'il a en ce moment devant les images d'Epinal. Mais la fleur tendre, à peine entrouverte, aura alors des angles durcis et cassants, un feuillage vernissé. Il crachera ou il dodelinera de la tête en tirant ses moustaches, sans se souvenir de la merveille qui s'est éteinte en lui et dont il n'aura conservé que le mécanisme grinçant. Il repoussera les enfants qui courent en travers de son chemin avec une indifférence non feinte, peut-être même une certaine hostilité, sans penser qu'il eut la même source et que l'enfant est à jamais son égal.

Oh ! Jeanjean... Laisse-moi considérer la fragilité de ton ignorance, comme certains contemplent le reflet du soleil sur l'eau du fleuve, et sur toutes choses... Laisse-moi boire ta chair douce et la limpidité de ta conscience... Admirer ta brutalité... et la source de tes vices futurs... Car j'aime en toi cette vie dont le mystère brise mon être.

Près de toi je sens ma vie si proche de la terre ! Je me sens partir comme un homme ivre dans la nuit chancelante et aventureuse... les mains en avant pour prévoir le choc qui fendra un jour mon front et fera éclater ma tête...

Car la terre n'est pas pour moi.

III

Il crée.

"Tu comprends, Bill, ces trois chaises forment un bateau... Pousse toi, tu me gênes... Là !... Oh ! oh ! le vent souffle trop fort !" Humant l'air doux et confiné de la chambre, mains aux poches, tel un véritable capitaine au long cours il m'assure : "Il y aura du vilain ce soir..." Et la grave assurance de sa voix me persuade de ce que j'ai déjà pressenti,

Derrière la table il y a un vaisseau ennemi. Un frisson de plaisir nous envahit tandis que nous guettons son pavillon.

Ces créations s'épuisent au crépuscule.

Jeanjean se blottit alors contre la fenêtre, suivant de trop près l'évolution d'une mouche sur la vitre, ou encore observant le dessin d'une fleur sur la tapisserie. La fleur, ou la mouche, colle à

son âme et l'absorbe toute entière.

Je demeure en face de son silence.

IV

Jeanjean n'a jamais connu sa mère. La femme, pour nous deux, c'est Mara, sa grande sœur. Une forme douce et chaude contre laquelle on se blottit. Un frisson sur l'oreille. Un regard lucide et pénétrant.

Mara est une sorte de trame intermédiaire entre le monde et nous. Il faut dire que l'univers nous semble immense ! Lorsque nous jouons sur le tapis les pieds de table évoquent pour nous de hautes futaies.

Quant à Dieu, c'est un personnage invisible et tout puissant. Il règne sur une légion de sous-ordres catégoriques et intransigeants : les grandes personnes. Celles-ci sont austères. Ou bien d'une amabilité trop sotté. Elles nous ignorent et nous bousculent. Ou au contraire se penchent vers nous avec une application inquiétante. Elles puisent alors dans nos yeux comme si nous devions vraiment leur dire quelque chose que nous ne savons pas. Quelque chose qui repose en nous sans que nous en ayons bien conscience.

Lorsque j'ai eu le loisir de réfléchir sur tout ça j'ai songé que parmi les folies des hommes la plus belle était justement de faire jaillir un enfant de soi-même et puis de se pencher vers lui. Avec toute une science qui n'a jamais été apprise.

Mara possède cette science miraculeuse.

Au fond, elle ne pleure presque jamais...

V

Je suis en face de lui, mais avec lui. J'ai une âme simple, dénuée de rancœur et dénuée d'amour. Je vis parce que je porte un visage. Et si je suis brutal c'est parce qu'il plaît à Jeanjean que je le sois.

Avec le temps mes pauses deviennent plus fréquentes et de plus en plus longues. Je sommeille, alors, ou réfléchis, gardant sur moi comme un vêtement le secret inexprimable qu'est l'âme de mon ami. Sa tristesse fait ma force. Sa joie est mon repos.

J'apprends, car le sort m'a attaché à une nature riche. Tous les enfants ne sont pas de la sorte, graves et mélancoliques dans le bonheur. Tous les enfants ne sont pas joyeux jusqu'au paroxysme. Tous les enfants ne sont pas secrets.

Je flotte. Mon univers n'a que deux dimensions. Mes couleurs sont vertes comme celles des rêves et gardent la fluidité de l'eau. Tant que celui qui m'aime est proche de moi, ma vigueur est merveilleuse. Je puise en lui l'essence même de ma vie. S'il m'oublie un jour, jusqu'à ne plus garder le souvenir de mon nom, eh bien je m'évanouirai à jamais.

S'il meurt, je me coucherai auprès de lui, garderai dans sa main la mienne, et ma vie attendra patiemment que toute chaleur se soit enfuie pour s'effacer, devant la lourde cloison inconnue où nous ne pouvons suivre celui qui nous quitte...

Telle est la loi...

Ce morceau de musique qu'est mon existence tronquée a la douceur mélancolique d'une andante. Le même motif revient souvent et je ne me lasse pas de cet air qui me repose et me donne envie de pleurer. Il est précédé d'autre chose que je n'ai pas connu et sera suivi d'une fin que j'ignorerai. Jeanjean est l'instrument central de ce concerto. Il réapparaîtra, il ressurgira jusqu'à la note finale, malgré les tourbillons, les drames et les rêves.

Il marche dans la rue gelée de l'hiver, précis dans sa pèlerine bleue, poussant de sa galoche un infime caillou. Il va sous le soleil doré de l'été avec des mots appris par les autres et de grands gestes assoiffés d'air. Il repose dans l'obscurité bleue parsemée d'or, dans la tiédeur fraîche des draps, bercé d'un sommeil tenace. Son front construit pour la pensée a déjà un principe mâle que je ne connais pas. Il s'y imprime des sciences étrangères à ceux qui furent son essence et qui sont ses compagnons. Il a des gestes qui ne sont que ses propres gestes, et dans la malice de son sourire une étincelle naît qui ne peut être reconnue sur aucun autre visage.

Déjà il a levé les yeux et dit son mot au monde.

La façon dont il équilibre ses cubes ou trace son nom est un témoignage unique et indélébile. Il ramasse autour de lui de ses mains courtes et tachées d'encre. Il agrippe. Il reçoit. Il s'approprie.

Il ment et personne ne lui dit jamais que le mensonge était nécessaire. Et lorsqu'il demeure seul en face de ce mensonge, il connaît seul l'angoisse et la terreur. Mais seul aussi il sait oublier sa faute puisqu'elle était nécessaire.

Miracle de vie... Je ne peux que branler la tête et me sentir radoter. Je ne peux qu'admirer et, comme un chien servile, suivre ce petit bout, de pensée active (comme un grand dadais nigaud). Et courir, vite, vite encore, afin de ne pas être oublié en chemin.

La lumière nous caricatura ainsi en deux ombres grotesques et disproportionnées sur le sol... Mon grand chapeau et mes cuisses étirées... la boule ronde de l'enfant, plus vive à mes côtés, sa tête arrivant à hauteur de mes pistolets... Il lève son visage vers moi, je penche le mien aussi bas que je peux... et il me semble voir au sol l'ombre accentuée de mon oreille qui ne veut rien perdre du mirobolant secret...

Ici finit mon premier morceau de musique. Celui qui suivra n'a pas de nom. Je ne veux pas qu'il puisse être entendu une deuxième fois.

La première page était fort longue et ennuyeuse. Ce n'était qu'une préface. L'aventure commence. Soudain, je suis pris de terreur... je l'ai sentie ce soir comme un démon qui grignotait mon cœur...

DEUXIEME PARTIE

Si vous êtes plongé dans cet état heureux fait d'attente et d'émotivité, et si vous vous y complaisez avec une volupté sèche, les sons, les odeurs et les couleurs prennent alors une signification nouvelle. Beaucoup ont cru y voir l'effet d'un souvenir d'enfance. J'y verrais plutôt un plongeon nouveau dans l'état d'enfance.

L'odeur vous mord l'estomac, et pince vos narines. Il y demeure toute une mélancolie de poussière et de cuivre terni, de fleur fanée et de terre humide. Les couleurs lèchent votre visage, elles enflamment vos joues, elles bourdonnent dans vos oreilles. Les sons pénètrent douloureusement au creux des paumes de vos mains, ils glissent comme une fraîcheur étrange le long de votre dos.

Je ne sais pas comment le dire...

Le soir baisse et à force de fixer la lampe, il semble qu'elle doit s'amenuiser.

L'enfant s'est couché sans un mot et ne m'a pas appelé près de lui, quelque pensée l'obsède et le garde enveloppé, quelque mystère qui me fait mal et me trouble. Puis il a éteint la lumière. Il m'a laissé une place auprès de lui. Mais une place d'habitude, toute peuplée d'indifférence. Mes bottes se coincent au bois du lit et je demeure mal contre le mur.

Il ne boude pas.

Le réveil chuchote sur un mode sarcastique, emportant chaque instant dans un son de

crécelle hostile.

La lune, comme un liquide opaque, vient s'écouler jusqu'au tapis qu'elle strie de raies blanches à travers les persiennes.

L'air est trop chaud, il est trop sec.

Si je pouvais pleurer en hoquets solitaires, j'en éprouverais un véritable bien-être. Car j'attends en vain. Couché ainsi de tout mon long, les poings sous la nuque et les yeux exorbités dans l'obscurité. C'est l'heure de mesurer le monde...

Le silence est si lourd.

Le cri a jailli comme une délivrance. Atroce. Convulsé. Et des formes ont jailli blanches et échevelées. Sanglots. Compresses. Téléphone...

On l'a emporté je ne sais comment.

La paix m'a envahi. Le silence de Jeanjean était un silence organique. Une lutte de ses entrailles contre le mal. Lutte lente et absurde. Etrangère, pour moi.

Je hais l'humain.

La nuit demeure blanche comme une lessive d'été. Pure et rectiligne. Avec de grands silences.

Il m'a appelé. Déjà je sens en moi l'odeur d'éther et de linge serré. La chambre d'hôpital, exigüe et blanche, toute luisante de ripolin et de nickel. Je suis près de lui mais n'ose approcher davantage. Je n'avais encore jamais entendu mon nom prononcé ainsi, si haut, si fort, si déchirant.

Comme un homme indifférent je me tiens devant la fenêtre et observe tout dans le reflet bleu de la vitre. Non, Jeanjean, ce n'est pas toi qui m'appelles. Forme durcie et pétrifiée, droguée, toute imprégnée de la science des médecins. Ils ont tranché ta chair. Ils t'ont traité comme une chose. Tu gémiss. J'avais cru ton appel strident. Ce n'est qu'un murmure et il n'assourdit que toi.

Mara pleure lentement, avec une grimace qui ressemble à un rire. Je m'aperçois qu'elle est véritablement laide et que le désespoir est comme une libération de sa laideur. Elle porte tout le temps son mouchoir à ses lèvres et ne trouve pas de paroles. Elle est plus atteinte que toi. Elle devrait, comme moi, avoir la franchise de crier son désarroi.

Tu t'es couché, Jeanjean. C'est mal. C'est lâche.

Ce n'est pas toi mais moi qui meurs de te voir mourir. Ce déchirement c'est en moi qu'il se fait et non en toi déjà étranger dans le secret de ta souffrance.

Mara guette tes moindres spasmes qui se reflètent avec fidélité sur ton visage. Mais moi je ne souffre pas. Les élancements qui déchirent ton ventre ne m'atteignent pas. Tes mains déjà sont engourdis. Les miennes restent souples.

Cet instant, dans le monde, n'est pas unique. Je vois, par delà la nuit, une femme qui porte son péché comme un luxe. Je vois un vieux gendarme cramoisi qui halète sur son oreiller sous l'œil attentif de son épouse. Je vois un chat à l'arrière-train paralysé, qui se tord en un dernier sur-saut. La fleur fanée retient à peine son dernier pétale au bord du vase... Tout cela, à la même minute, va se fondre dans le noir avec toi, Jeanjean. Vous allez y pénétrer côte à côte dans ce noir. Vous avez le même instant.

Oh! Jeanjean, étranger parmi les étrangers, ombre bleue dans l'ombre noire, sans substance... Souvenir d'une voix sucrée, éclat d'un regard humide logé dans l'invisible songerie de ceux qui t'ont aimé! Ton odeur va fuir tes vêtements. Le pli de ton corps sur eux s'efface déjà dans le placard, avant même que tu nous aies quittés...

Il faut lutter.

Les murs blancs pèsent sur moi et se resserrent comme un étau. L'odeur d'éther me suffoque. Une sueur véritable couvre mon front. Le vent... la plaine... le hennissement de mon

cheval...

Le vent, la plaine, et mes pieds qui foulent un sol sans résistance. Pourquoi te refuses-tu au jeu, tout d'un coup ?

Déjà mes épaules se désagrègent et je sens au creux de moi-même une petite boule dure qui se forme, alors que tout, de ma tête à mes pieds, n'est que chair sans consistance. Cette boule remonte à mes lèvres, elle a un goût âcre et insipide. Cette boule se loge dans ma tête. Elle éclate comme un grelot.

Mon cheval. La plaine. Le vent. Tu étais un bon maître. Et moi je suis servile et révolté. Ainsi en est-il devant chaque divinité qui s'écroule. Je veux remettre debout ce petit don de joie, de chair et d'espoir, tout exultant de vie. Lève-toi ! te dis-je. Ecoute-moi ! Et je te secouerais, s'il le faut, pour que tes yeux perdent cette fixité atroce. Pour que tes joues se colorent à nouveau... afin que je puisse encore t'obéir et me griser de toi... et juger sans agir dans le sillage de ton ombre...

Ecoute, petit homme, écoute... Nous partirons au petit matin et franchirons les murailles comme dans un conte. Tu souffres ? Tu ne veux pas m'accompagner ? Promets-moi alors de m'attendre ! Et de conserver un bout de souffle jusqu'à mon retour. Je vais partir seul et te rapporterai toutes sortes d'extases. Je les déposerai là, sur ton lit : pépites d'or grosses comme mon poing, eau bleue du fleuve, plumes pour te faire une coiffe. J'y joindrai des colliers barbares fait de pierres de toutes les couleurs, des oiseaux avec des queues en panaches et des chansons qu'on ne chante que chez moi. Des larmes de rires et des rires de larmes, et ce couteau planté en plein cœur avec le goût du sang sur les lèvres (dans un papier blanc à ficelle dorée). Des singes velus à la face épatée. Des ours. De grands rochers inégaux et bleus, balayés d'un souffle d'air glacé. Des histoires qui ne finissent pas et des rêves sans réveil. Les cheveux scalpés du maître d'école et la palme du merveilleux savoir. Le goût des fruits et le goût des herbes vertes. La paille qui se mêle aux chevaux quand on dort à la belle étoile. Un vaisseau tout gonflé de vent et une mer grise balancée et tendre. Des batailles et des rires. Un beau képi de général...

...Et encore toutes les autres choses que tu ne désires pas et qui seront des surprises...

Attends-moi seulement un petit peu, un tout petit peu.

Tu n'as pas bougé et ton regard n'a pas cessé de fixer celui de Mara comme une supplication. Il n'y a pas de place pour moi entre vous deux.

J'avais l'habitude que tu te soucies de moi. Je demeure seul, le dos tourné, mis en pénitence. Inutile, avec mon front contre la fraîcheur de la vitre, et la haine en moi pour tout ce qui ne me désire pas.

Tu m'as voulu. Ridicule et maladroit. Coiffé de ce large chapeau. Simple. Rustique. Prêt à toutes les complaisances. Et voici que tu me laisses me débrouiller tout seul au milieu des choses, avec cet accoutrement. Sans m'accorder un regard. Je ne sais comment le dire. J'ai vu trop de choses avec toi. Une certaine science commençait à me pénétrer. Et il me faut en demeurer là alors que je commençais à croire en moi-même ?

Lorsque son souffle a cessé, je ne m'en aperçus pas car Mara demeura silencieuse, pétrifiée, sans appel. L'entente secrète n'avait pas cessé entre eux.

Lentement une force me poussa vers le lit. Je m'étendis près de lui. Je mis ma main dans la sienne. Et ma main s'évanouit au contact de l'autre, glacée. Je regardais mes pieds... l'édredon blanc ne portait plus trace des bottes que j'y avais allongées une seconde auparavant.

Bientôt tout devint bleu et la chaleur s'effaça.

Jeanne RIBAUCCOUR

février 1949

ANDANTE a été rédigée en 1948, et dactylographiée en 1950.

Ce fut le premier texte où je fis la découverte du travail d'écriture. Malgré quelques faiblesses ces pages ont été réécrites plusieurs fois. Au point que même encore aujourd'hui je peux réciter par cœur le premier paragraphe.

ANDANTE est un hommage crypté. Je l'ai rédigé après la mort de Pierrot Arnaud que j'aimais beaucoup. Pierrot Arnaud était louveteau et j'étais sa cheftaine. Il est mort le 18 novembre 1945 des suites d'une opération de l'appendicite. Il avait neuf ou dix ans.

Il avait été terriblement traumatisé par l'arrestation de son père, en pleine nuit, par les Allemands. Et ensuite par la mort de son père, martyrisé par la Gestapo.

Avant ce drame Pierrot était sensible et gai. Il aimait la vie. Il était plein de promesses... Mais ensuite, il dépérit. Et la médecine l'acheva. Le diagnostic d'appendicite, fait par le docteur Carade, semble très discutable.

La nuit de sa mort, qui fut lente et douloureuse, Pierrot ne cessait de répéter qu'il voulait être aussi courageux que son père. Il demandait à sa mère si la cheftaine ne pourrait pas lui remettre sa " deuxième étoile " (épreuve scoute) bien qu'il n'ait pas tout à fait fini de la préparer. Sa mère n'a pas osé venir me chercher en pleine nuit. J'en suis restée inconsolable (et tous les ans le 18 novembre j'allais ensuite embrasser sa mère et parler de lui).

Ces précisions éclaireront peut-être cette fiction un peu obscure.